

## LE CADET DE LA VÉRENDRYE

OU LE

## TRESOR DES MONTAGNES DE ROCHES

(Episode d'un voyage à la découverte de la mer de l'Ouest, en 1750-51-52)

DÉDIÉ A M. BENJAMIN SULTE

(Suite)

—Comment se nommait le Mandane ?

—Le Bison.

Le chef inclina un peu la tête et murmura deux mots que l'oreille de Joseph saisit :

—Pauvre frère !

Deux larmes s'échappèrent des yeux du sauvage, malgré son stoïcisme.

—Le visage-pâle voudrait-il raconter ce qu'il sait du Bison ?

—Es-tu son frère, l'Aigle-Noir ?

—Oui. Si tu connaissais bien le Bison, il a dû te confier que ce talisman a été fait par moi et échangé avec lui à la suite d'une folle ambition de ma part !... De la dignité que je convoitais, j'ai joué à l'espace de cinq fois dix lunes après la disparition de mon frère. Un jour, je fus fait prisonnier par un parti de Kinongé Ouilini et conduit ici. Tu connais l'habitude des peaux-rouges ? J'allais être attaché au poteau de torture, quand la fille de l'un des chefs, me réclama —c'était son privilège—et m'adopta pour partager son ouigouam. C'est ainsi que j'obtins la vie. Avec le temps je suis parvenu au poste de chef de ce village, qui compte cinq cents guerriers.

L'Aigle-Noir se leva alors pour prendre congé des Français. En passant à côté de Joseph il lui glissa ces mots :

—Veillez, cette nuit !

Dès que l'Aigle-Noir et ses confrères furent dehors Joseph ramena ses hommes et leur communiqua les bonnes paroles du chef.

Il n'y avait pas à craindre que les Français s'endormissent, cette fois ! Seulement, pour tromper leur gardien, qui mettait le nez dans la porte de temps en temps, ils simulèrent un profond sommeil.

Au milieu de la nuit ils entendirent un bruissement. La porte de leur cabane s'ouvrit silencieusement, et une forme indistincte se coula à l'intérieur.

L'Aigle-Noir revenait, selon qu'il l'avait promis. Il s'approcha de la Vérendrye et lui souffla quelques mots à l'oreille.

—Visage-pâle, lui dit-il, en souvenir de ce que tu as fait pour son frère, l'Aigle-Noir vient vous libérer, mais il faut agir prudemment. Je veux vous sauver, mais si mon projet était connu ou soupçonné l'on aurait soin de l'entraver. Je vais commencer par couper vos liens, puis, nous sortirons d'ici et vous vous jetterez sur le gardien ; vous devrez l'empêcher de crier, le baillonner et le jeter ici, à votre place, et je vous conduirai à la rivière, dont nous habitons les rives. Montés dans vos canots encore chargés de leur cargaison, vous continuerez votre voyage et je protégerai votre fuite.

Et l'Aigle-Noir, d'un geste rapide, tranchait à chacun les liens qui paralysaient leurs membres.

Le projet d'évasion du chef sauvage s'accomplit heureusement, et ce fut avec des sensations indéfinissables de gratitude envers Dieu, que nos amis s'éloignèrent à la hâte de ce lieu qu'ils croyaient devoir leur être si funeste.

Ils nagèrent toute la nuit et le jour suivant, et ce ne fut que lorsque la fatigue s'empara d'eux complètement qu'ils voulurent atterrir et se reposer, tant ils avaient redouté de retomber au pouvoir des barbares qu'ils venaient de quitter.

Dès lors, les Français se gardèrent mieux, mais ce fut la seule épreuve que Dieu leur envoya avant d'atteindre les Montagnes Rocheuses.

Si le lecteur consulte une carte moderne du Nord-Ouest, en parlant de l'embouchure de la rivière Saskatchewan, il verra un endroit où se lit : *Rocky Mountain House*.

A l'automne de 1751, c'est là que débarquèrent les dix hommes partis du fort Paskoyac, le 29 mai précédent.

Le site sur le côté nord de la rivière était bien favorable pour l'emplacement d'un poste militaire. La rivière faisait là un coude et le terrain figurait un vaste plateau. Aussi, M. de la Vérendrye jugea l'endroit excellent pour la construction d'un fort.

Tout le monde se mit à l'œuvre avec ardeur et, en peu de temps, on établit un poste fortifié qui reçut le nom du gouverneur de la Nouvelle-France : La Jonquière.

X

UNE TRAHISON

Du fort La Jonquière, par une journée ensoleillée, l'œil humain apercevait, bien loin, au sud-ouest, les Montagnes Rocheuses. Un peu plus au nord, la rivière de la Saskatchewan, comme un ruban argenté flottant au gré de la brise, s'arrondissait et se déroulait à travers le pays en de capricieux méandres.

Ce cours d'eau prenait certainement sa source dans les monts perdus à l'horizon.

La construction du fort avait occupé, pendant trois semaines, la petite bande courageuse et, lorsque tout fut terminé, de la Vérendrye attendit M. de Niverville qui, au fort Paskoyac, lui avait promis de le suivre à un mois de distance.

Deux jours après que tous les travaux pour la construction du poste furent complétés, Brazeau, homme brave et d'expérience à la rude vie des bois, s'approcha de son premier officier et lui dit :

—Mon capitaine, maintenant que nous n'avons plus rien à faire, nous permettriez-vous à quelques-uns d'entre nous d'explorer les alentours et de rapporter du gibier, s'il en vient à portée de nos fusils, et que nous l'abattions ?... Ce serait une récréation qui nous ferait grand bien.

Joseph acquiesça et voulut même conduire les chasseurs.

Il avait son dessein, dont nous nous doutons bien. En chassant et explorant le pays voisin il découvrirait probablement la mine d'or mentionnée dans les papiers secrets, légués par le Bison mourant.

A cet effet, il choisit trois de ses hommes, des plus sûrs, fidèles, et résolut de partir le lendemain. Il n'y avait pas de temps à perdre parce qu'il voulait être au fort quand M. de Niverville arriverait.

Il confia la charge du poste à M. de Noyelles et lui recommanda de faire bonne garde.

—Tu n'es pas assez expérimenté pour te mesurer avec les rusés peaux-rouges, lui dit-il en partant. Ne leur donne pas accès au fort durant mon absence. Contente-toi de communiquer avec ceux qui viendront—s'il en vient—du haut de l'enceinte de nos fortifications. Je te laisse Brossard, qui s'entend un peu à baragouiner le Kristinot et quelques autres idiômes ; il te servira d'interprète.

De la Vérendrye partit le matin de bonne heure, dans l'une des embarcations qui avaient servi jusque-là.

L'après-midi du même jour, sur la rive sud, vis-à-vis le fort, apparut une grosse troupe de guerriers sauvages.

Ils semblaient étonnés à la vue de cette construction au-dessus de laquelle flottait le drapeau fleurdelisé.

Bientôt un détachement de ces guerriers ayant trouvé un gué, traversa et vint parlementer jusqu'à la porte du fort.

De Noyelles eut recours à Brossard comme interprète. Il apprit que les sauvages qu'ils voyait étaient des Assiniboués, qui désiraient fumer avec lui le calumet de l'amitié.

Pierre leur fit répondre par Brossard qu'il recevrait les chefs seulement, mais ce n'est pas ce que transmit l'interprète fourbe. Que dit-il aux sauvages ? Nous le saurons dans les lignes suivantes.

Néanmoins, les étrangers se retirèrent, et Brossard annonça à De Noyelles que les chefs viendraient, le matin du jour suivant, pour faire é hange de promesses amicales.

Le soir, Pierre, qui n'avait que cinq hommes avec lui, songea à faire bon guet durant la nuit, pour empêcher toute surprise de la part des démons cuivrés de la rive opposée, qui pourraient bien avoir l'envie de venir lui rendre visite alors que l'obscurité se prêterait à un coup de main.

Il plaça trois sentinelles aux postes les plus importants ; celles-ci seraient relevées par lui et ses deux hommes. Après un repos, les premiers reprendraient leurs places, et ainsi, à tour de rôle, la nuit durant.

Ces sentinelles avaient une faction de deux heures à faire avant d'être relevées.

Tant qu'il fit clair, les blancs pouvaient du haut de la palissade observer les gestes des Assiniboués, mais quand la nuit devint de plus en plus dense, seuls les feux de ces redoutables ennemis des bois, étaient visibles comme d'énormes flambeaux.

Parfois, à l'oreille attentive des Français faisant le guet, des cris sauvages, de joie ou de méchanceté, arrivaient audessus de l'onde endormie.

Brossard montait la garde, de minuit à deux heures du matin. Du moins, c'était ce que lui avait assigné M. de Noyelles, mais ce dernier aurait été étrangement surpris s'il eût pu faire une ronde et